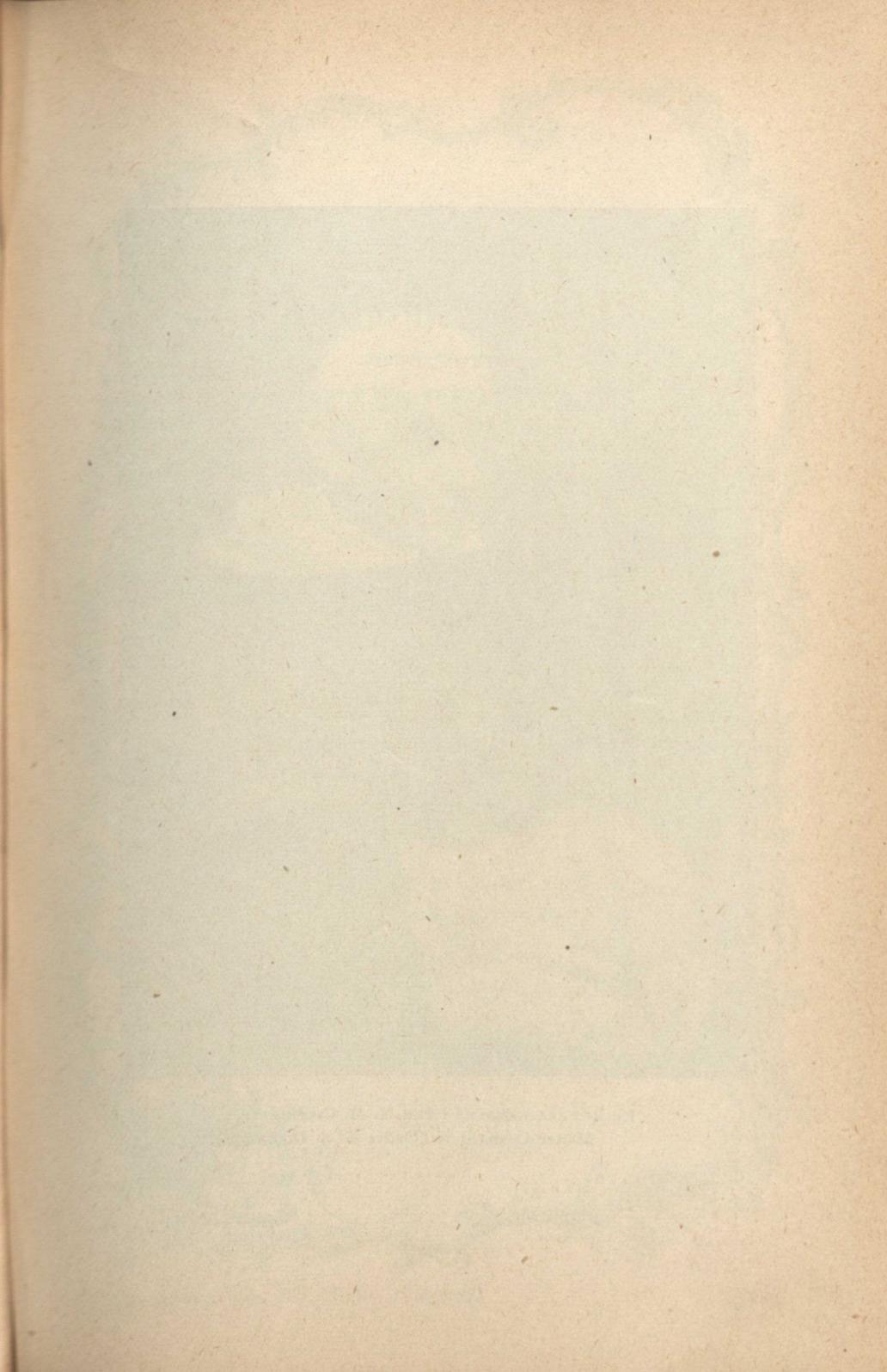
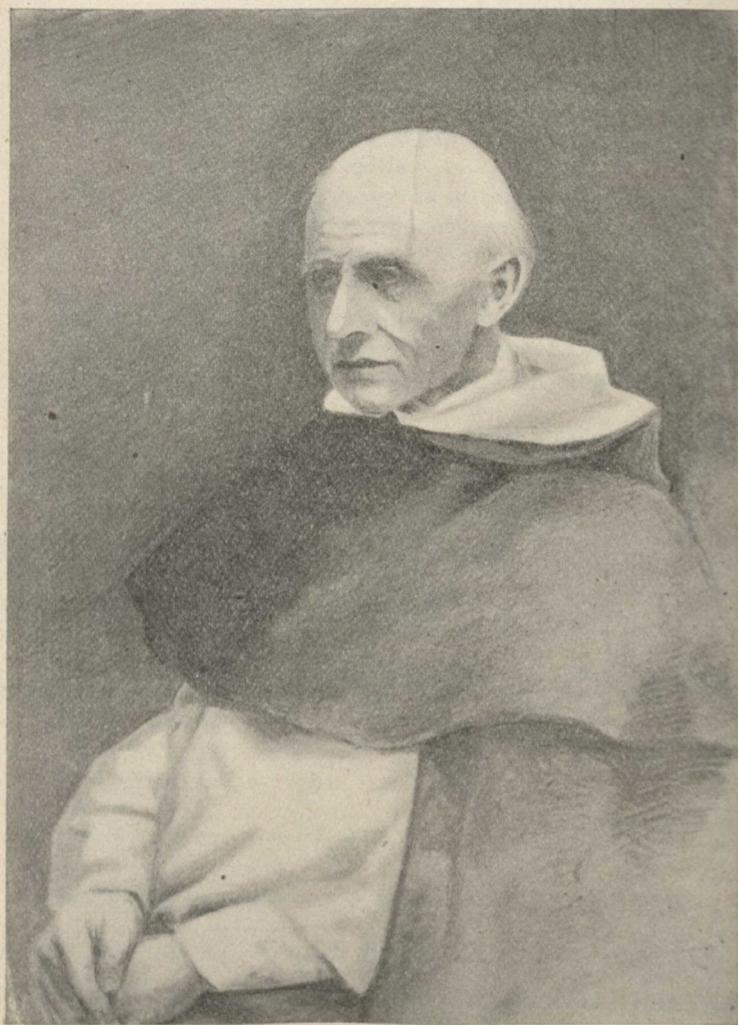
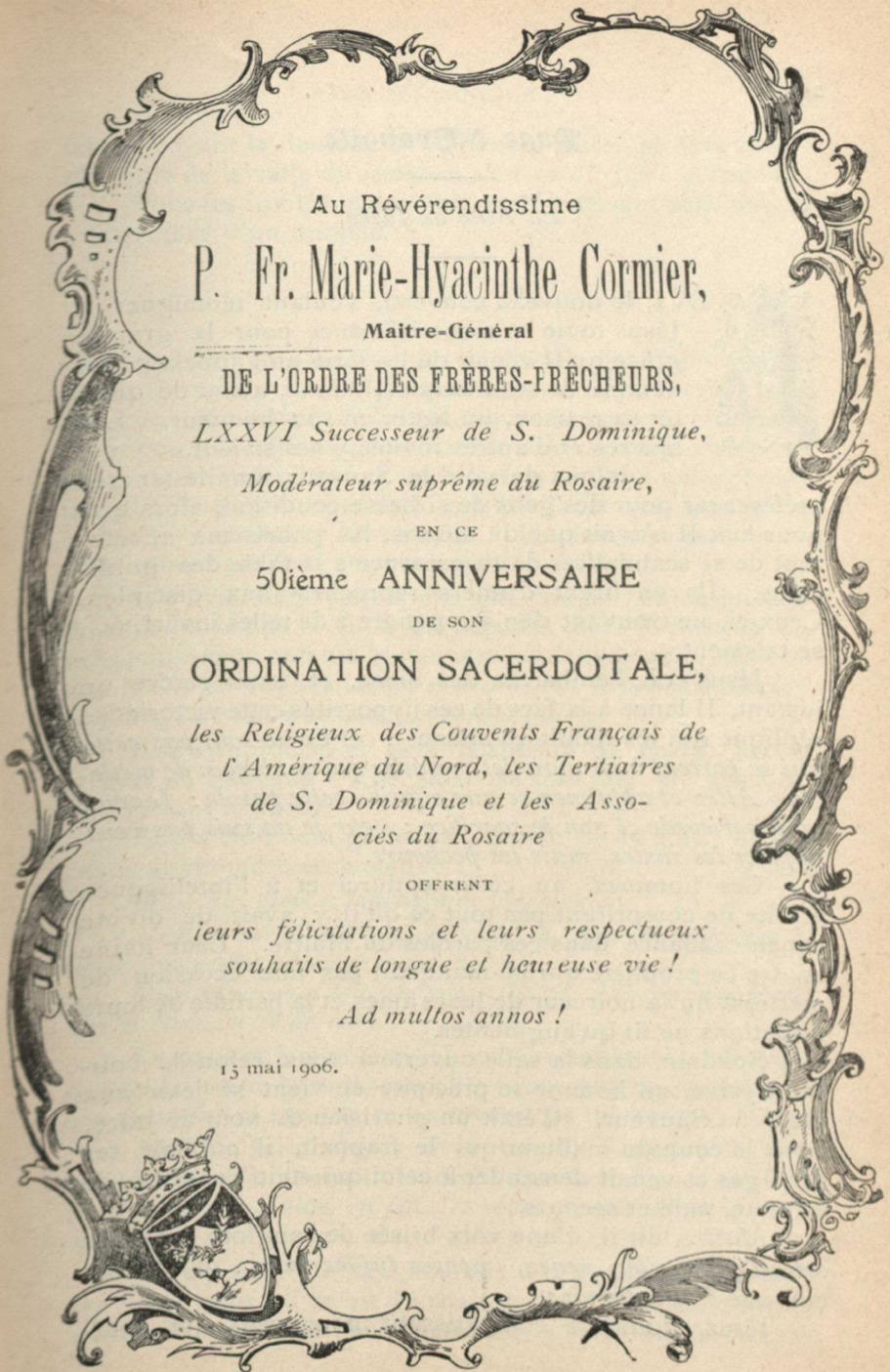


**PAGES
MANQUANTES**





LE RÉVÉRENDISSIME PÈRE H. M. CORMIER,
Maître-Général de l'Ordre de S. Dominique.



Au Révérendissime
P. Fr. Marie-Hyacinthe Cormier,

Maitre-Général

DE L'ORDRE DES FRÈRES-FRÈCHEURS,
LXXVI Successeur de S. Dominique,
Modérateur suprême du Rosaire,

EN CE

50ième ANNIVERSAIRE

DE SON

ORDINATION SACERDOTALE,

*les Religieux des Couvents Français de
l'Amérique du Nord, les Tertiaires
de S. Dominique et les Asso-
ciés du Rosaire*

OFFRENT

*leurs félicitations et leurs respectueux
souhaits de longue et heureuse vie !*

Ad multos annos !

13 mai 1906.

Page d'Évangile

La Fille de Jaire



ÉVI, le nouveau converti, voulant témoigner à Jésus toute sa reconnaissance pour la grande grâce qu'Il venait de lui faire en l'appelant au nombre de ses disciples, donna, avant de quitter sa maison, un festin en son honneur. Les apôtres et d'autres invités y assistaient.

Jaloux de voir le Sauveur manifester ses préférences pour des gens de si basse condition, alors que pour eux Il n'avait que du mépris, les pharisiens affectèrent de se scandaliser de sa présence à la table des publicains. Ils en firent d'amers reproches aux disciples. Ceux-ci, ne trouvant rien à répondre à de telles invectives, se taisaient.

Jésus voit l'embarras des siens, et, sans perdre un instant, Il lance à la face de ces hypocrites cette victorieuse réplique qui les réduit au silence : *“ Ce ne sont pas ceux qui se portent bien mais les malades qui ont besoin de médecin. Allez et apprenez ce que signifie cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice ; car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs.”*

Ces hommes, au cœur endurci et à l'intelligence étroite ne comprirent pas tout ce qu'il y avait de divine condescendance dans ces paroles du Maître. Leur haine contre ce prophète qui ne manquait pas une occasion de mettre à nu la noirceur de leurs âmes et la perfidie de leurs intentions ne fit qu'augmenter.

Soudain, dans la salle ouverte à tous, selon la coutume juive, un homme se précipite et vient se jeter aux pieds du Sauveur. C'était un pharisien du nom de Jaire. Sous le coup du malheur qui le frappait, il oubliait ses préjugés et venait demander à celui qui était l'ennemi de sa secte, aide et secours.

Maître, dit-il, d'une voix brisée de sanglots, ma fille est à l'extrémité ; venez, imposez-lui les mains, afin qu'elle guérisse et qu'elle vive.

Jésus, toujours compatissant pour ceux qui souff-

frent, voyant la douleur de ce pauvre père, se lève aussitôt, sort de la salle du festin et s'en va où Jaïre le conduit.

Tous les invités le suivent, se réjouissant sans doute, à la pensée d'un miracle.

* * *

A cette heure tardive, les habitants de Capharnaüm étaient assis sur le seuil de leur maison, respirant l'air frais du soir. En voyant le Sauveur accompagné du chef de la Synagogue, la foule, devinant qu'une grande chose se prépare, se précipite à sa suite. Les curieux encombrèrent bientôt les rues étroites de la petite ville et c'est avec peine qu'on peut se frayer un passage. Les infirmes surtout se distinguent par leur empressement.

Il y avait dans cette foule, une pauvre femme, malade depuis douze ans et qui avait dépensé toute sa fortune en médecins sans obtenir le moindre soulagement. *Ah ! se disait-elle en voyant Jésus, si seulement je pouvais toucher la frange de son vêtement, je serais guérie.*

Elle s'approche, et avec beaucoup de peine, arrive auprès du Sauveur. Elle saisit sa tunique, et, aussitôt, elle se sent exaucée.

Elle s'éloignait, l'âme au comble de la joie, quand Jésus se retourne et demande :

Mais qui donc a touché mes vêtements ?

Maître, lui dirent les apôtres, la foule vous presse et vous demandez qui vous a touché.

Quelqu'un m'a touché, reprit Jésus, j'ai connu qu'une vertu était sortie de moi.

La pauvre femme était là toute tremblante. Voyant que le Sauveur la regardait elle s'approcha et, se jetant à ses genoux, lui raconta ce qui venait de lui arriver.

Ma fille, lui dit Jésus avec bonté, — c'était la première fois qu'il donnait ce nom à une femme, — votre foi vous a sauvée ; allez en paix et soyez guérie de votre infirmité.

Jaïre pressait le pas, heureux à la pensée que le Maître ferait pour lui ce qu'il venait de faire pour cette inconnue. Il approchait de sa demeure, quand ses serviteurs



RÉSURRECTION DE LA FILLE DE JAIRE (*Hoffmann*)

vinrent lui annoncer que sa fille était morte et qu'il était inutile d'importuner davantage le Sauveur.

Ne craignez pas, lui dit Jésus, *ayez foi seulement.* Confiant en la parole du Maître, il ne désespéra pas.

On arriva enfin à la maison. Des pleureuses réunies autour de la couche funèbre s'agitaient et poussaient de grands cris. Des joueurs de flûte préludaient à de lugubres et bruyantes mélodies.

La jeune fille était étendue sur son lit. Elle était bien morte. Ses membres étaient roidis, son visage était pâle, et, déjà on entourait son corps de bandelettes.

Pourquoi ce tumulte et ces pleurs ? demanda Jésus. *La jeune fille n'est pas morte, elle dort.*

Un formidable éclat de rire accueillit ces paroles. Les pleureuses s'indignent contre cet étranger qui, publiquement, semble les accuser de ne pas savoir distinguer entre le sommeil et la mort, et, avec plus de force, elles reprennent leurs lamentations.

Le Sauveur ordonne alors aux assistants de se retirer. Seuls Jaïre, sa femme et trois disciples, Pierre, Jacques et Jean, demeurent avec Lui. Il s'approche de la morte, la prend par la main et lui dit avec autorité : *Jeune fille, lève-toi, je te l'ordonne.*

Aussitôt, sous les yeux des parents hors d'eux-mêmes, l'enfant se lève et marche. Jésus commande de lui donner à manger, et, sans plus tarder, il quitte la maison du chef de la Synagogue, en demandant expressément de ne pas parler de ce miracle.

* * *

Quelle admirable puissance que celle de la foi !

Jaïre avait cru à la parole du Sauveur, il avait espéré contre toute espérance et sa fille lui était rendue vivante. L'hémorroïsse avait cru en la toute puissance de cet homme qui parcourait les routes de la Galilée, en semant partout des bienfaits, et, au simple contact de Jésus, sa cruelle et ruineuse infirmité avait disparu.

Combien d'autres prodiges la foi au Christ n'a-t-elle pas accomplis, et dans les temps anciens et dans les temps nouveaux ! Il faudrait la langue d'un saint Paul pour en

célébrer dignement toutes les victoires. Chaque page de l'histoire de l'Eglise et de ses héros n'est-elle pas le commentaire en acte de ces paroles du divin Maître : *En vérité, je vous le dis, quiconque n'hésitera pas en son cœur, mais croira que ce qu'il dit va se faire, en verra l'accomplissement. Si vous avez la foi comme un grain de sénévé, non seulement vous pourrez renouveler ce que je viens de faire, mais si vous dites à cette montagne : ôte-toi de là, et jette-toi dans la mer, votre parole s'accomplira.*

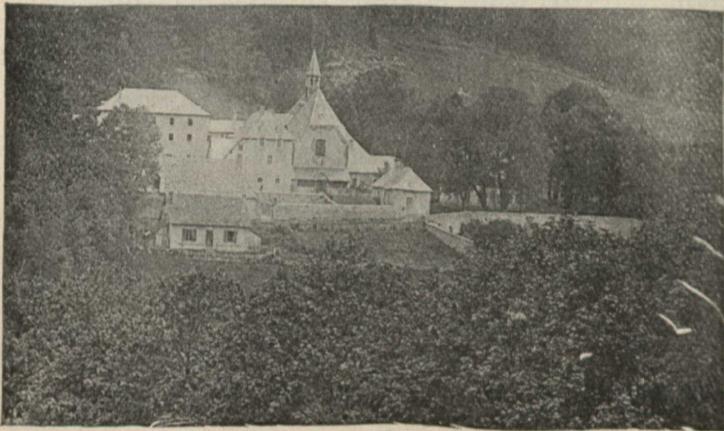
Les saints nos modèles ont été tout puissants. Rien ne leur résistait, rien, pas même la mort. Et d'où leur venait ce pouvoir, c'est que par leur foi, ils étaient les maîtres du cœur de Dieu qui ne demande qu'à se laisser faire violence.

Si Dieu semble sourd à nos prières à nous, c'est que notre foi est faible et timide. Quand nous nous adressons à Lui, nous n'avons pas la sincérité audacieuse de ces grands croyants qui ne savent pas douter.

Puisque nous en avons tant besoin, supplions Jésus de fortifier notre foi, de la rendre intrépide, et alors nous obtiendrons tout de Lui, tout, même des miracles !

FR. A. VUILLERMET, O. P.

— o —



LE COUVENT DE CHALAIS

Les Origines Dominicaines de la Fête-Dieu



U COURS d'une visite canonique de Hugues de Saint Cher, alors Provincial de France, au couvent de Liège, la bienheureuse Julienne de Cornillon, religieuse de Saint-Augustin, s'ouvrit à lui des révélations divines dont elle avait été favorisée. C'était en 1240.

Notre-Seigneur, disait-elle, désirait ardemment que l'on instituât une fête solennelle en l'honneur de la sainte Eucharistie. Depuis vingt ans cette sainte femme, pressée par l'Esprit de Dieu, gardait le silence, lorsque, à bout de résistance, elle communiqua son projet à plusieurs grands personnages. Avec Hugues de Saint-Cher, Jacques Pantaléon, depuis Urbain IV alors archidiacre de Liège, Jean de Lausanne, chanoine de Saint-Martin de Liège, Guiard de Laon, évêque de Cambrai, furent mis dans le secret. La longue résistance de Julienne était déjà une présomption toute en sa faveur. La chose fut étudiée à fond par ces doctes personnages et louablement approuvée.

Malgré cet appui, l'idée, tombée dans le public ecclésiastique, n'eut point de succès. On riait partout de la prétendue visionnaire. Fêter la sainte Eucharistie, disait-on ; mais on la fête tous les jours en célébrant la messe ! C'était l'unique argument, bien faible assurément, et dont Hugues de Saint-Cher devenu cardinal et légat du Saint-Siège, aura facilement raison.

L'évêque de Liège, Robert de Torote, persuadé par la bienheureuse Julienne, avait ordonné, en 1246, malgré de nombreuses contradictions, de célébrer la fête du saint Sacrement dans tout son diocèse ; mais, étant mort sur ces entrefaites, personne n'avait obéi, sauf les chanoines de Saint-Martin.

En 1252, Hugues arrivait à Liège à titre de légat. Son premier acte fut d'approuver la nouvelle solennité et l'office composé sous la direction de la Bienheureuse. Et pour affirmer publiquement sa volonté, il décida qu'il la cé-

lébrerait lui-même en grande pompe à l'église Saint-Martin.

La foule accourut au jour dit. Hugues monte en chaire, et, dans un magnifique langage, expose à son immense auditoire les hautes convenances de cette institution. En terminant, il fixe au jeudi après l'octave de la Pentecôte la célébration annuelle de la nouvelle solennité. Le peuple était gagné ; mais les clercs, en grand nombre, nullement persuadés. Le cardinal légat ne s'en tint point à cette démonstration. Fort des pouvoirs pontificaux dont il jouissait, il adressa, le 28 décembre 1252, à toutes les églises dépendant de sa légation, une circulaire qui ordonnait à tous la célébration de la fête du saint Sacrement, comme fête d'obligation, ce même jeudi après l'octave de la Pentecôte.

L'opposition ne fut pas vaincue. Il fallut, pour l'abattre, l'intervention suprême du Vicaire de Jésus-Christ. Urbain IV ne pouvait oublier qu'étant archidiacre de Liège, il avait approuvé hautement l'idée de la sainte religieuse. Dans les premiers mois de 1264, il publia une bulle établissant dans l'Eglise universelle la solennité du saint Sacrement au jour fixé par le cardinal Hugues de Saint-Cher. Les raisons alléguées par cette bulle sont tellement identiques à celles déjà proposées par le cardinal, même dans les termes, qu'il n'est pas téméraire d'affirmer qu'elles lui sont empruntées.

Une autre bulle en porta l'heureuse nouvelle à l'amie de la bienheureuse Julienne, la recluse Eva ; car la sainte religieuse instigatrice de cette grande œuvre n'en vit pas sur cette terre le joyeux succès. Elle était morte en 1258 ; mort également son plus ardent promoteur, le cardinal Hugues de Saint-Cher. Il passa dans un monde meilleur, à Orvieto, le 19 mars 1263. Urbain IV, son ami, assista à ses funérailles, entouré des cardinaux et des prélats présents à la curie. Il avait été enseveli dans l'église des Frères ; mais un an après, son corps, retrouvé entièrement intact, sans trace de corruption, fut transporté au couvent de Lyon et placé, le 18 décembre 1264, au côté gauche du maître autel par le cardinal Gui, légat en France. Les vertus éminentes de ce célèbre personnage lui ont fait donner, en témoignage de vénération, le titre de

bienheureux qui, nous en avons l'espoir, sera ratifié par le jugement du Siège apostolique.

Dans sa lettre à la recluse de Liège, Urbain IV lui annonçait en même temps que l'institution de la fête du saint Sacrement, l'envoi du nouvel office composé pour cette solennité. Cet office, Urbain l'avait demandé à saint Thomas d'Aquin. Les documents contemporains abondent sur ce sujet. Frère Jean Colonna, alors archevêque de Messine, en témoigne en ces termes admiratifs : "Cet heureux et saint Docteur a composé l'office du corps du Christ ; rien de plus pieux ne se chante dans l'Eglise".

Et l'historien de saint Thomas, Guillaume de Tocco : "Il écrivit l'office du corps du Christ par ordre du Pape Urbain, dans lequel il a réuni toutes les figures anciennes de ce sacrement et les réalités de la grâce nouvelle." Ptolémée de Lucques entre dans tous les détails de l'office, comme pour empêcher par la suite toute tentative d'usurpation : "Il écrivit, dit-il, au temps d'Urbain, et par son ordre, l'office du Corps du Christ. Il le composa entièrement et quant aux leçons et quant à tout l'office de nuit et de jour, même la messe et tout ce qui est chanté en ce jour. Si l'on fait attention à l'histoire, — c'est à-dire les répons, — on verra que toutes les figures de l'Ancien Testament sont reproduites dans cet office et adaptées au sacrement de l'Eucharistie avec le style opulent et particulier de l'auteur."

On ne peut rien désirer de plus explicite ni de plus affirmatif. N'avais-je pas raison de dire que cette institution était toute dominicaine ? dominicaine par l'action énergique et persévérante du cardinal Hugues de Saint Cher, qui sut en assurer l'heureux succès ; dominicaine par cet admirable office, que saint Thomas d'Aquin a pétri de sa science scripturaire, de sa doctrine philosophique et théologique, de ses sentiments d'adoration, d'amour et de reconnaissance. Doctrine si profonde et si sûre, qu'on ne peut trouver rien de plus précis et de plus lumineux sur cet auguste et mystérieux sacrement ; sentiments si émus et si vrais, qu'on ne peut les redire sans être pénétré soi-même.

Par la voix de saint Thomas, l'Ordre des Prêcheurs ne cesse et ne cessera jamais de chanter dans l'Eglise uni-

verselle la gloire de l'Eucharistie et ses immenses bienfaits. Cette œuvre dominicaine a eu le plus grand de tous les succès ; car aucune fête n'est plus populaire et plus aimée que la fête du saint Sacrement, et, parmi les chants liturgiques, je ne sais s'il y en a également de plus populaires et de plus aimés, que les chants de saint Thomas d'Aquin.

R. P. MORTIER, O. P.

— o —



LA BSE MARGUERITE-MARIE

Le Premier Colon Canadien = Louis Hebert (1)

III.—FONDATION DE QUÉBEC.



U printemps de l'année 1607, tandis que M. de Poutrincourt se disposait à s'embarquer pour l'Acadie, son vieil ami, M. de Champlain, obtenait une commission pour fonder une colonie sur les bords du Saint-Laurent.

Il arriva, le 3 juillet 1608, dans un endroit que les sauvages nommaient "Kébec," ce qui, dans leur langue, signifiait "détroit." Après avoir examiné les deux rives du grand fleuve, Champlain jugea que l'endroit le plus favorable pour l'établissement de sa colonie, était le plateau étroit mais assez élevé, qui forme la rive du fleuve sur une distance de huit milles.

"Je cherchai, dit-il, un lieu propre pour notre habitation, mais je n'en pu trouver de plus commode, ni de mieux situé que la pointe de "Kébec," laquelle était remplie de myers."

Avec l'arrivée de M. de Champlain, la Nouvelle-France est fondée. Le drapeau blanc flottera désormais sur les murs de Québec, et la colonie bénie de Dieu, grandira à l'ombre de ses plis. Cependant elle aura à surmonter des périls, des dangers incroyables, mais, à travers ces périls et ces dangers, il sera facile de distinguer l'action de la Divine Providence, qui ne permet l'épreuve que pour nous rendre meilleurs.

Ce drapeau de la France chrétienne flottera, sur les murs de Québec, jusqu'au jour où hélas ! écrasé par le nombre, abandonné par la Mère-Patrie, le peuple canadien devra se courber sous le joug d'une nation ennemie. Mais, malgré la conquête, la Nouvelle-France vivra.

Et le traité qui unira notre destinée à celle de la

(1) Voir *Le Rosaire* Décembre 1905, Février 1906.

Grande-Bretagne, ne pourra arracher de nos cœurs notre amour pour la langue et la religion de nos pères.

Aux luttes sanglantes, aux combats meurtriers, soutenus avec tant d'âpreté, de vaillance et d'héroïsme, succéderont les luttes parlementaires. L'histoire du petit peuple de 60,000 âmes, vaincu et asservi de 1760, cent cinquante ans plus tard, nous apprend qu'il existe une population de trois millions d'hommes ayant conservé sa foi, sa langue, ses lois et ses coutumes malgré le vainqueur. Pourquoi s'étonner de ce fait lorsque l'on sait que les premiers pionniers qui vinrent coloniser notre pays étaient des âmes nobles et profondément chrétiennes. Après la conquête ces vaillants colons ruinés, et demeurés sans drapeau, furent cependant fidèles au sang français qui coulait dans leurs veines. Guidés par le clergé demeuré au pays lorsque les nobles désertaient presque tous la colonie, soutenus par ses conseils, ils surent défendre leurs droits garantis par les traités, leur langue et leur foi.

Et n'est-il pas naturel de voir de nos jours sur les bords du grand fleuve, ce drapeau fleurdelysé qui pendant tant d'années flotta si glorieusement sur les murs de Québec? Il est revenu parmi nous le drapeau de la France chrétienne, rajeuni, transformé, identifiant dans un même symbole, et le drapeau de Champlain, et celui de Carillon, où nos pères se sont immortalisés au service de la France. Oui il est revenu ce glorieux drapeau de Carillon pour affirmer la vitalité de la race française en Amérique, et la noble fidélité à la foi des aïeux.

Et nous, fils des pionniers qui les premiers sont venus bâtir leur maisonnette au sein de ces forêts et qui apportèrent sur ce sol vierge l'emblème de la France chrétienne, en voyant flotter audessus de nos têtes ce drapeau qui nous rappelle notre origine, nous ne pouvons nous empêcher de nous écrier avec le poète :

Ouvre large ton aile,
O drapeau Canadien,
Emblème d'un peuple fidèle,
Au cœur noble et chrétien.

.....

O blanc lys, d'où viens-tu ? De cette France ancienne
Qui ne rougissait pas de s'affirmer chrétienne,
Tu fus l'orgueil de ses beaux jours.
Nous, de notre berceau consacrant la mémoire,
Héritons de sa fleur, elle a conquis sa gloire,
A nous de la garder toujours. . . (1)

LOUIS HÉBERT ARRIVE A QUÉBEC

Neuf ans s'étaient écoulés depuis que Champlain avaient jeté les bases de sa colonie sur le rocher de Québec et la compagnie, formée à Paris, pour l'aider dans l'établissement de la Nouvelle-France, n'avait envoyé aucun colon. On voyait bien arriver, à cette époque, quantité de marchands, de chasseurs, d'ouvriers, mais des colons, des défricheurs. . . point.

Et quelle était la cause de cet état de chose ? C'est que la Compagnie des Marchands faisait le commerce de fourrures. Ces *Messieurs*, comme les appelle Faillon, croyaient que leur commerce serait de beaucoup diminué le jour où les colons abattraient les épaisses forêts des environs de Québec. Ces défrichements causeraient l'éloignement du gibier, et occasionneraient ainsi la ruine du commerce, et partant, la perte de beaux profits.

Cette raison paraissait suffisante à ces messieurs, pour entraver l'œuvre de M. de Champlain. Aussi ne voulurent-ils consentir à laisser s'établir la première famille de colon en Canada qu'après s'être bien assurés qu'elle pourrait leur être de quelque utilité.

Toute entière à son commerce, la Compagnie des Marchands se montrait d'une parcimonie décourageante, même à l'égard de ses propres employés. S'il faut en croire Champlain, lorsque la flotte partit de France en 1617, la Compagnie n'embarqua sur les navires que les provisions nécessaires à la traversée, et comme le voyage fut long, "il ne resta, dit Faillon, de tout ce qu'on avait
" envoyé pour nourrir soixante personnes, qu'un baril de
" lard, si petit, qu'un homme put le porter sur ses épaules
" les jusqu'à l'habitation."

Comme on le voit la perspective n'était pas bien

(1) Le Drapeau National des C.-F., 1904.

encourageante pour ceux qui désiraient s'établir dans la Nouvelle-France. Cependant, Louis Hébert brava toutes ces difficultés. Soutenu par Champlain qui avait appris à le connaître en Acadie et qui désirait se l'associer, Louis Hébert vendit tous les biens qu'il possédait à Paris pour venir aider le fondateur de la Nouvelle-France dans sa noble entreprise.

Ce n'était point l'esprit de lucre qui l'attirait sur nos bords, mais plutôt l'espérance de gagner les sauvages à la foi. Aussi on ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans cet homme, ou ce détachement des biens de la fortune, ou cet esprit de foi qui lui fit entreprendre la colonisation des terres des environs de Québec.

Au printemps de l'année 1617 (1), Louis Hébert se rendit à Honfleur avec sa femme, Marie Rollet, et ses trois enfants : Guillaume, Anne et Guillemette. C'est là qu'il s'embarqua avec M. de Champlain, sur un navire commandé par le capitaine Morin.

La Nouvelle-France l'avait attiré ; déjà en Acadie Champlain avait pu admirer les travaux qu'il avait entrepris, aussi ni les prières de ses parents, ni la perspective des revers ne purent détourner notre premier colon de son projet de travailler à l'agrandissement du domaine de la France, et à la cause infiniment plus noble, l'extension de la religion chrétienne en Amérique.

Quel courage, quel noble enthousiasme attiraient donc nos aïeux vers ces plages inconnues et sauvages ? Il leur fallait tout quitter, la France leur patrie, leurs parents, leurs amis, pour venir sur ce continent, au milieu des dangers de toutes sortes, commencer une vie de misères et de privations. En effet, dit un chroniqueur : " Au Canada, " ce qu'on entrevoyait, c'était un hiver interminable, des " logis trop primitifs, la famine peut-être, et surtout les " Iroquois, ces demi-démons, dont parlent tant les rela- " tions de l'époque. A ces détails peu encourageants, joi- " gnons les grossissements de l'imagination populaire, les " sollicitations des parents, et vous aurez une idée des obs- " tacles que devaient surmonter, avant leur départ, ceux

(1) En 1617, Champlain faisait une première acquisition dans la personne de Louis Hébert qui promettait de l'aider dans l'établissement de la colonie.—L'ABBÉ FERLAND : H. du C.

“ qui faisaient voile vers nos rivages. Quand on sait que ces défricheurs n'étaient ni des aventuriers, ni des mal-fauteurs, ni des hérétiques entêtés, on s'étonne moins de leur petit nombre et des germes de vertu qu'ils laissèrent à leurs descendants. C'est que pour entreprendre un tel voyage, il fallait un patriotisme bien réel, une grande confiance en Dieu, jointe à l'espoir de contribuer à la conversion des sauvages, et à l'établissement d'un empire ; car les motifs d'intérêt particulier étaient bien minces, et les risques toujours grands ” (1).

C'était bien le noble but que se proposait le premier colon canadien. Il vint dans la Nouvelle-France, pour travailler à la conversion des sauvages, comme il en témoigne lui-même, sur son lit de mort : “ Je meurs content, puisqu'il a plu à Notre-Seigneur de me faire la grâce de voir mourir avant moi des sauvages convertis. J'ai passé les mers pour les venir secourir, plutôt que pour aucun intérêt particulier. et je mourrais volontiers pour leur conversion, si tel était le bon plaisir de Dieu ” (2).

Ces paroles si apostoliques nous font comprendre la sublimité du dévouement que Louis Hébert montra pour les sauvages, et qui lui fit entreprendre, malgré les plus grands sacrifices la colonisation du Canada.

Pouvons nous croire que ce fut sans regret et sans peine que Louis Hébert et les premiers colons canadiens qui, après lui, vinrent se fixer dans notre pays, abandonnaient, dans la mère patrie, tout ce qu'ils avaient de plus cher en ce monde ? Notre histoire nationale commence au milieu des larmes et des chagrins de la séparation. On peut facilement se transporter par la pensée, à ces départs émouvants qui se reproduisirent bien des fois dans la suite.

Avec quelle ferveur ces colons, qui devaient s'embarquer pour l'Amérique, ne devaient-ils point aller, une dernière fois se prosterner dans l'église de leur village natal ?

Oui, dans cette vieille église qui avait entendu les soupirs et les vœux de leurs ancêtres, qui avait été le

(1) Le Messenger Canadien, année 1905, No de juin.

(2) Histoire du Canada “ Sa garde ”.

témoin de leur baptême, et qui leur rappelait le jour si beau de leur première communion, avec quelle ferveur ces courageux colons ne devaient-ils point s'approcher une dernière fois de la Table-Sainte, pour y recevoir le Pain des forts. Puis, après avoir mis leur voyage sous la protection de la Vierge-Marie, ils disaient un dernier adieu à ceux qu'ils aimaient, et s'embarquaient sur les navires qui devaient les conduire dans leur nouvelle patrie. Pouvaient-ils, sans verser des larmes, voir disparaître les côtes de la France ? Non, sans doute, cependant, malgré la douleur qui étreignait leur cœur, malgré la pensée qu'ils voguaient vers l'inconnu, ils mettaient leur confiance dans les soins de la Providence, et répondaient aux dessein secrets de Dieu, qui voulait la fondation d'une France nouvelle en Amérique.

En 1617, la traversée fut longue et orageuse. Le navire faillit périr en mer, près des Bancs de Terre-neuve. Les vents et les courants poussaient le navire contre les glaces flottantes, avec une telle violence, que déjà les malheureux passagers avaient perdu tout espoir de salut. “ Dans la consternation générale, dit Sagard, le Père Joseph demanda instamment le secours du ciel, il confessa tout le monde, et lui-même se mit en état de paraître devant Dieu. Nous fûmes touchés de compassion et sensiblement attendris, quand la Dame Hébert éleva, par les écoutilles, le plus petit de ses enfants, afin qu'il reçut, aussi bien que tous les autres, la bénédiction du bon Père.”

Les voyageurs n'échappèrent au naufrage que par miracle. “ A Québec, dit Sagard, on avait déjà prié Dieu pour eux, les croyant morts et submergés, lorsqu'Il leur fit la grâce de les délivrer, et de leur donner passage pour Tadoussac, où ils arrivèrent à bon port, le quatorzième jour de juin, après avoir été treize semaines et un jour en mer, dans de continuelles appréhensions de la mort, et si fatigués qu'ils n'en pouvaient plus” (1).

(1) Œuvres de Champlain, vol. II, pages 108 et 109.

Tandis que le Père Joseph continue son voyage jusqu'à Québec, les autres passagers, arrêtés à Tadoussac, se disposent à passer la journée en prières pour remercier le Ciel de les avoir délivrés du naufrage. Les matelots avec l'aide des charpentiers, élèvent une chapelle, avec des branches de sapins et de cèdres. Les femmes et les enfants l'ornent de leur mieux avec des fleurs sauvages et, en peu de temps :

Un autel de feuillage et de mousse est dressé,
 Au sommet du cône, sur un tronc renversé.
 Audessus, un massif de coudriers et d'ormes,
 Ombragent le rocher de leurs branches énormes.

Ressemblant aux arceaux d'un temple naturel,
 Des lianes on voit les verdoyants cordages
 Retomber en festons audessus de l'autel
 Et des cierges bénis, parmi les fleurs sauvages,
 Dont les pieuses mains du prêtre et des marins
 Ont jonché le sol vierge et les degrés divins.
 Sur les bords de la croix rustique se balance
 Un faisceau d'étendards aux armes de la France.

.....

Notre patrie a vu bien des jours glorieux ;
 Mais jamais elle n'eût d'instant plus précieux.
 Le prêtre auguste et saint, avec la blanche hostie,
 Elève vers le ciel un regard qui supplie.
 Pour la première fois, en ce pays nouveau
 Est offerte la chair et le sang de l'Agneau.
 Le flot attentif baise avec respect la plage
 Et la brise, au rameau, suspend son doux ramage.
 Car ce vaste désert est devenu sacré,
 Depuis que du Sauveur, le Sang l'a consacré.
 La France américaine, en ce moment suprême,
 A reçu l'onction de son premier baptême... (1).

Ce fut le Père Paul qui célébra la Sainte Messe, en présence de tout l'équipage, à genoux, dans le plus profond recueillement. Et dans cette humble chapelle, au

(1) Fragment de poésie.—La première messe au Canada.—L'ABBÉ CASGRAIN.

bruit des fusillades, Notre-Seigneur, à la voix du prêtre, descendit sur ce premier autel, s'immolant pour la première fois, sur les bords du Saint-Laurent, depuis la fondation de Québec.

“ Le capitaine Morin, dit Sagard, fit tirer plusieurs “ salves en actions de grâces. Après le dîner on chanta “ les Vêpres solennellement, de manière que ce désert sauvage fut changé, en ce jour, en un petit Paradis, où les louanges divines retentissaient jusqu'au ciel.”

Telle fut la traversé orageuse du premier colon canadien. Après avoir échappé au naufrage avec sa famille, il eut encore bien d'autres tribulations à endurer. A Québec, même, il eût à souffrir toutes sortes d'injustices de la part des associés de la Compagnie de Marchands. Jamais cependant, il ne se laissa abattre par ces persécutions. Dans ces heures de tristesse et d'angoisse, le fondateur de Québec, savait l'encourager et le consoler. Pendant dix ans, Louis Hébert travailla, sans relâche, avec cette sublime pensée : fonder une colonie chrétienne, aider les missionnaires dans leur œuvre et gagner les âmes à Dieu. Cette pensée ne le quitta pas un seul instant. Elle le soutint pendant sa vie, et elle fut sa force et son espérance lorsque la mort vint l'enlever à l'affection des siens.

A. C. DE LISBOIS.

— o —



Nos missions du Tonkin



Le 20 Mai, à Saint Pierre de Rome, Sa Sainteté le Pape Pie X a béatifié solennellement plusieurs religieux dominicains qui au siècle dernier versèrent leur sang pour la cause du Christ au Tonkin.

Dans notre prochain numéro nous publierons un compte-rendu de cette cérémonie. En attendant nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur donnant l'état actuel de cette florissante mission, confiée depuis de longues années à la Province dominicaine des Philippines.

Cette mission comprend trois vicariats :

1. Le premier est le *Vicariat Apostolique du Tonkin Oriental*, qui a pour Vicaire Apostolique Sa Grandeur Mgr Joseph Terrès, dominicain, évêque titulaire de Cidiesso, et qui comprend trois provinces, à savoir : Hai-Duing, Phu-Sieng et Quang-Yen. Le personnel de cette mission comprend : 19 pères dominicains et 40 prêtres indigènes qui se partagent 24 districts et 300 chrétientés. Sur une population de deux millions de païens il y a 52,219 catholiques. Les trois séminaires comptent ensemble 23 étudiants qui suivent les cours de théologie et 28 qui suivent les cours de latin, 74 catéchistes et 385 jeunes gens qui se préparent aux études latines et à l'enseignement du catéchisme. Les monastères sont au nombre de 4, les hospices de la Sainte-Enfance au nombre de 5, les hôpitaux au nombre de 3. En 1904, il y a eu 430 baptêmes d'adultes, 2508 baptêmes d'enfants de chrétiens et 5955 baptêmes administrés à des enfants de païens se trouvant en danger de mort.

* *
* *

2. Le second est le *Vicariat apostolique du Tonkin Central*, qui a pour Vicaire Apostolique Sa Grandeur Mgr Maxime Fernandez, dominicain, évêque titulaire d'Attuda. Ce vicariat, le plus étendu et le plus florissant parmi ceux du Tonkin, embrasse toute la province de Thai-Bing, la plus grande partie de la province de Hung-Yen et la

moitié de celle de Nam Dinh. Il est divisé en 45 districts et 678 chrétientés avec 680 églises et chapelles desservies par 24 pères dominicains, dont 3 indigènes. La population catholique est de 515,512 âmes, la population païenne de deux millions. Les deux séminaires comptent ensemble 54 étudiants en théologie et 103 étudiants en philosophie et latin. Les catéchistes sont au nombre de 261, les élèves qui se préparent à entrer au séminaire ou à enseigner le catéchisme au nombre de 664. Il y a 19 monastères avec 431 religieuses et à ces monastères sont attachés 5 orphelinats et 2 hôpitaux. En 1904, il y a eu 487 baptêmes d'adultes, 7651 baptêmes d'enfants de chrétiens et 12,955 baptêmes d'enfants de païens, se trouvant en danger de mort.

* * *

3. Le troisième est le *Vicariat apostolique du Tonkin Septentrional* qui comprend huit provinces et a pour vicaire apostolique Sa Grandeur Mgr Maximin Velasco, dominicain, évêque titulaire d'Amorio. Les pères dominicains y sont au nombre de 18, les prêtres indigènes au nombre de 24. Les deux collèges comptent ensemble 15 étudiants en théologie et 40 étudiants de latin. Il s'y trouve en outre 94 catéchistes et 208 jeunes gens qui aspirent au sacerdoce ou à l'enseignement du catéchisme. Il n'y a qu'un monastère, mais 12 orphelinats. Sur une population de deux millions et demi de païens il y a 305,000 catholiques divisés en 21 districts et en 192 chrétientés. En 1904 le baptême a été administré à 255 adultes, à 1345 enfants de parents chrétiens et à 4058 enfants de parents païens qui se trouvaient en danger de mort.

L'éloquence de ces chiffres nous dispense, croyons-nous, de tout commentaire.

Le sang des martyrs n'est-il pas aujourd'hui comme autrefois une semence de chrétiens.

La Passion de l'Idéal !



U large vers l'Idéal ! Telle était la conclusion de mon dernier article. Avant d'entrer dans l'étude pratique de l'éducation de la volonté, je sens le besoin de vous parler encore de l'idéal et de vous crier de toutes mes forces : *Jeunes gens, soyez des passionnés de l'idéal.*

S'il y a parmi la jeunesse d'aujourd'hui tant de médiocrité, de vulgarité ; si l'on rencontre tant de fantoches qui sur les trottoirs de nos grandes villes " traînent au rythme craquant de leurs escarpins vernis, une existence vide de tout, de sentiments comme d'idées " ; s'il y a tant d'âmes banales dont l'unique ambition est de suivre paisiblement l'ornière et de se tailler une petite place où elles pourront jouir en paix des douceurs de la vie, c'est que, parmi nous, on ne sait plus ce que c'est que la passion de l'idéal. L'idéal, dit-on, c'était bon pour les siècles de chevalerie, mais à notre époque de vie pratique intense, ce qu'il faut avant tout, c'est brasser des affaires, ramasser un peu d'argent pour s'amuser ! Et, si à côté de cette innombrable légion qui suit les sentiers battus, il y a toute une armée de jeunes gens qui gaspillent dans de honteuses orgies leurs meilleures années et compromettent gravement leur avenir physique et moral, est-ce que cela ne provient pas bien plus du défaut d'idéal que du manque d'occupation et d'une augmentation des occasions de débauche. Cela paraît évident à tous ceux qui s'occupent sérieusement de la jeunesse. Et si parfois sur les lèvres des éducateurs ou des directeurs, on surprend des paroles de découragement, celle que l'on entend le plus souvent est assurément celle-ci : que voulez-vous que nous en fassions, ils n'ont plus d'idéal, plus de fierté.

Jeunes gens, vous avez besoin d'un idéal. Lui seul est capable, s'il est grand, noble et si vous lui livrez votre âme avec toutes ses puissances, de vous rendre digne de remplir votre mission, parce que seul il peut faire de vous

des hommes au vouloir énergique, au caractère solide et stable comme le granit des montagnes, ferme et pénétrant comme l'acier ; parce que seul aussi il peut servir de dérivatif assez puissant pour vous détourner des passions inférieures qui vous avilissent et vous attirent en bas.

“ L'avenir est devant nous immense comme l'Océan, disait à des jeunes gens un admirable jeune homme, Ozanam ; hardis nautonniers, naviguons dans la même barque et ramons ensemble ; au-dessus de nous, la religion, brillante étoile qu'il nous est donné de suivre ; devant nous le sillage glorieux des grands hommes de notre patrie et de notre doctrine ; derrière nous, nos jeunes frères, nos compagnons plus timides qui attendent l'exemple ! ” En avant vers l'avenir ! Oui, mais si nous voulons que cet avenir soit fécond, revenons à la religion de l'idéal, la seule qui, lorsqu'elle s'origine et va se perdre en Dieu, donne de la force et du cœur pour travailler à une grande œuvre !

Tous nous possédons, au plus profond de notre être, une incomparable réserve d'énergie. Mais, pour que ces forces arrivent à leur perfectionnement, donnent leur maximum de rendement, il est absolument nécessaire de leur fixer un but ; non pas un but qui se perde dans le vague du brouillard, mais un but bien précis. Il nous faut une étoile polaire, et vers laquelle nous puissions, même aux heures les plus sombres, diriger nos efforts.

Sans cela qu'arrive-t il ? Nous avons des désirs, des velléités qui se croisent, se contredisent, et nous nous débattons dans une mer de perplexité et d'hésitations, ne sachant jamais s'il faut vouloir et ce qu'il faut vouloir. Ou bien encore, notre volonté se porte tantôt sur un but, tantôt sur un autre et nous gaspillons nos forces. Nous travaillons, nous peinons, nous endurons peut-être le plus torturant des martyres, celui qui consiste à piétiner sur place ou à reculer aussitôt qu'on avance, et pourquoi ? pour aboutir à rien.

Que de vouloirs perdus, que de vies désorientées, gachées, que d'efforts vains, de dévouements prodigués en

pure perte, parce que on n'a pas su au juste ce que l'on voulait et pourquoi on travaillait.

Il faut à notre vie un but bien précis. Centre unique, il servira de point de ralliement pour tous les élans généreux de notre âme. Toutes nos pensées, toutes nos affections, toute notre activité seront pour lui. Laissons-nous absorber, j'allais dire hypnotiser par ce but que nous aurons choisi, que nous aimerons. Sans nous laisser détourner par les obstacles si nombreux que nous rencontrerons sur notre route portons nous uniquement vers lui, jusqu'à ce que nous l'ayons atteint.

Si vous voulez être quelqu'un, — et qui donc à moins d'être un insensé ne le veut pas, — ayez toujours devant vos yeux un idéal ; contemplez-le, étudiez-le, laissez votre cœur généreux s'éprendre de lui ; aimez-le passionnément, follement. Alors, toutes voiles tendues au vent qui souffle du large, gagnez la haute mer.

C'est le seul moyen de faire quelque chose. “ Un homme est sans valeur s'il n'a pas en lui une haute dévotion à un idéal,” écrivait un jour le président Roosevelt (1), faisant écho au mot pittoresque de M. de Tocqueville : “on n'arrive à rien, si l'on n'a le diable au corps.”

“ Tous les hommes qui vont vraiment jusqu'au bout de leurs forces, ont mis dans leur sève de nature une flamme de passion. Voyez les saints : des passionnés. “ La sainteté, a dit un docteur de l'Eglise, n'est pas autre chose qu'une grande résolution, l'acte héroïque d'une âme se livrant à Dieu.” C'est la passion qui livre l'âme à son but, en plénitude. Et de fait, il y a une passion qui explique et remplit à elle seule toute vie de saint ; au point que le biographe sans y prétendre, et à la seule condition qu'il connaisse son héros, finit toujours par enclore cette vie dans une formule ou une devise.

Les grands hommes, comme les saints, ceux qui dans la guerre, la politique, la science ou les arts, ont dépassé de très haut “le niveau du vulgaire” tous ont été des passionnés, et, à travers toute l'histoire, cette patrie rétrospective des forts, on ne voit que des passions qui marchent.

(1) La Vie Intense.

Les collectivités comme les individus ne vont jusqu'au bout de leurs destinées qu'à la condition d'avoir un idéal et de s'en éprendre passionnément (1).

* * *

Avoir un idéal, au point de vue humain, *c'est avoir*, d'après M. L. Bourgeois, *une raison de vivre*. Au point de vue moral et surnaturel, la nécessité d'un idéal n'est pas moins évidente. Pourquoi tant de jeunes gens de vingt ans pataugent-ils dans tous les bourbiers de l'impureté ? C'est parce qu'ils n'ont aucun sentiment noble dans le cœur ; et leur cœur se plaît dans le bas et le vulgaire parce qu'ils n'ont aucune idée élevée dans la tête. Ils n'ont pas d'idéal.

Nos forces, ce n'est un mystère pour personne, sont très limitées. Toute la diplomatie de notre perfectionnement consiste à les détourner des occupations inférieures pour les diriger, après les avoir groupées, vers un but supérieur. Mais pour cela, il faut que ce but soit assez puissant, assez captivant pour attirer à lui toutes nos énergies. Il faut qu'il soit si exclusiviste qu'il absorbe continuellement toutes nos facultés, de sorte que nous n'ayons plus ni pensée, ni désir pour autre chose.

N'est-ce pas une excellente tactique pour lutter contre les mauvais instincts qui rugissent parfois si terriblement dans nos jeunes cœurs. Au lieu de nous épuiser et de passer les meilleurs instants de notre vie dans un combat douloureux et sanglant contre nos passions déréglées, n'est-il pas plus simple et en même temps plus profitable de les laisser mourir d'inanition en leur coupant les vivres. Substituons aux passions inférieures les passions de l'ordre supérieur, qui ont une plus grande puissance d'accaparement. Enlevons le sceptre à la chair qui avilit pour le donner à l'esprit qui exalte et grandit. " L'ambition ardente, a dit avec beaucoup de vérité Vauvenargues, exile les plaisirs dès la jeunesse pour gouverner seule." Un jeune homme à qui je demandais un jour comment, dans le milieu où il vivait, et qui n'était pas certes le paradis terrestre, même en miniature, comment il avait pu se conserver chaste, me fit cette simple réponse : " Mais, mon

(1) Cf. A. Eymieu. — *Le Gouvernement de soi-même*.

Père, je n'ai jamais eu le temps de m'occuper de ces choses-là. Du matin au soir, je suis tellement absorbé... et puis voyez-vous cela ne me dit rien." Cela ne lui disait rien ! mais pourquoi ? parce qu'il avait dans le cœur un autre attrait, un autre amour, plus fort, qui entraînait toute son activité intellectuelle et physique vers un but supérieur. Je ne sais pas ce que ce jeune homme deviendra ; mais certainement s'il est toujours occupé et aussi noblement occupé, la folle végétation des passions d'en bas qui germe si facilement dans notre chair déchue ne trouvera pas un sol propice pour éclore, ou si dans un moment d'oubli on lui laisse le champ libre, elle mourra bien vite faute de suc et de sève.

Est-ce à dire que la poursuite ardente d'un idéal suffit à éteindre les passions mauvaises et à empêcher toute révolte ? Hélas non, surtout quand on a vingt ans et du feu dans les veines. Dans ces moments de lutte terrible, l'idéal nous sera encore d'un puissant secours, il nous servira de dérivatif.

Pour vaincre nos bas instincts, il ne faut pas d'ordinaire les attaquer en face, car bien souvent nous obtiendrions un résultat tout contraire. Plus on leur résiste, plus ils s'irritent et se cabrent, et la lutte devient si ardente, que nous nous laissons vaincre. Au lieu de parlementer, de discuter : résolument entraînon's ailleurs toutes nos énergies en révolte, notre imagination, notre sensibilité, notre mémoire, arrachons-les à la tyrannie du plaisir, pour les mettre sous le joug de l'idéal. C'est la meilleure et la plus sûre des diversions.

* * *

Il nous faut un idéal. Quel sera-t-il ?

Quand on est jeune d'âge et surtout quand on a l'âme jeune, chevaleresque, vaillante, il faut rêver cet idéal grand, sublime, il faut se dégager, comme à grands coups d'aile, des fanges d'ici bas, pour s'élever bien haut dans l'azur bleu du ciel.

La jeunesse doit être ambitieuse, non pas de cette ambition fondée sur l'orgueil, et, qui pour arriver, sacrifie tout sans scrupule, foule aux pieds sa conscience et essaye de jeter à terre tous ses rivaux, afin de s'élever sur leurs

ruines. Ne soyez pas de ces arrivistes à tout prix, qui dans leur infatuation se croient des aptitudes et des droits pour toutes les places et qui ne voient dans les situations que l'honneur sans prendre garde aux obligations et sans même se demander s'ils sont capables de les remplir. Soyez des travailleurs obstinés qui, par leurs efforts énergiques, veulent sortir de l'ornière de la banalité, s'élever au-dessus de la taille commune, et cela dans toutes les sphères.

Sans doute, il ne faut pas vous laisser prendre au mirage trompeur d'une ambition trop au-dessus de vos forces et de vos aptitudes ; mais, avant de douter de vous-mêmes, faites au moins l'essai loyal de ce que vous pouvez accomplir. Ne répétez pas à tout venant, sur un ton de pleureur découragé : c'est inutile, je n'arriverai à rien. Parler ainsi, c'est de la lâcheté, de la veulerie, c'est une excuse déguisée pour vous croiser les bras sans trop de honte et vous endormir dans un doux farniente sans crainte du remords.

Si ceux qui sont devenus de grands savants et ont rendu, en même temps qu'ils augmentaient son patrimoine de gloire, tant de services à l'humanité, s'étaient fait le même raisonnement que vous, où en serions-nous du progrès ? Il faut parmi nous des jeunes cœurs dévorés d'ambition, des têtes que le coup de clairon de la gloire exalte et porte en avant. Au lieu de les blâmer, de leur susciter des obstacles, de leur couper les ailes. sous le faux prétexte d'une humilité qui n'est pas du tout celle de l'Evangile, de les obliger à enfouir et à mettre sous le boisseau des talents que la Providence leur a donnés et de l'usage desquels ils auront à répondre un jour devant Dieu, notre devoir est de les admirer et tout en les ramenant dans les sentiers de la prudence, de les encourager. Il n'y a pas assez parmi nous de ces jeunes gens-là. Les aptitudes certes ne manquent pas, ce qui fait défaut ce sont les occasions de les manifester, — à nous de les faire naître !

Faites-vous un idéal, mais faites le élevé, de façon à ce que votre cœur, épris de lui, ne se laisse plus séduire par le mirage trompeur de toutes les convoitises humaines. Qu'il soit supérieur à l'argent et alors la passion de devenir riche à tout prix, n'aura plus de place dans votre âme ;

qu'il soit plus haut que les passions d'ici-bas et alors malgré les tentations des plaisirs vers lesquels la masse des hommes se rue, votre cœur pourra se dilater en aspirant l'air pur des sommets et rien ne viendra vous détourner du but que vous aurez résolu d'atteindre.

Faites-vous un idéal sublime, vous l'atteindrez ; n'ayez pas peur, vous avez en vous tout ce qu'il faut pour cela, n'êtes-vous pas dévoré de la fièvre de l'enthousiasme ?

“ Jeunes gens de France, disait un jour à Paris, Mgr Ireland, et ces paroles s'adressent aussi à la jeunesse française du Canada, vous possédez tous les éléments qui assurent la victoire, l'intelligence, la religion, la jeunesse. L'intelligence, pour connaître les vérités éternelles, pour voir et apprécier le bon, le beau, le vrai ; la religion, qui donne à l'âme la force déterminant la volonté ; enfin la jeunesse, nécessaire pour communiquer l'enthousiasme, l'enthousiasme qui mène à l'action.

Avec mon expérience de la vie, je me dis souvent : si vieillesse pouvait, si jeunesse savait. Ici, autour de moi, assise à cette table, vous voyez la sagesse ; mais il nous manque ce que vous avez, l'enthousiasme, ou, du moins, il nous faut un effort, pour créer en nous cette condition d'âme qui chez vous est toute naturelle.

Mettez-vous à l'œuvre, et dites-vous que vous allez consacrer votre vie au service de la vérité et de la vertu !

Nous, nous avons la lumière dans nos mains pour dissiper les ténèbres, la force pour élever et sanctifier l'âme, la grâce pour lui donner le bonheur dans cette vie et dans la vie à venir. Ce qui manque, c'est cette ambition sans limite d'agir, de mettre en œuvre toutes nos forces. Quelle belle mission de dissiper les ténèbres qui obscurcissent les esprits des hommes, de chasser loin de nous le péché et la misère ! Ah ! Messieurs, si jamais jeunesse a eu devant elle une belle mission, n'est ce pas la jeunesse française.”

FR. A. VUILLERMET, O. P.

Chronique Dominicaine

SOMMAIRE : — Le Jubilé du Révérendissime Père Hya cinthe-Marie Cormier ; — Les Dominicains à Québec ; — Le Père Plessis au Monument National ; — Chez les Sœurs Dominicaines de Québec et de Trois-Rivières ; — Pie X et Saint-Dominique ; — A San Francisco ; — Les Provinces dominicaines dans le monde ; — Séminaire syro-chaldéen de Mossoul ; — La basilique du Rosaire à Pompéi ; — A propos de la catastrophe de San Francisco.

Le Jubilé du Rme Père Cormier. — Tous nos couvents français d'Amérique célèbrent aujourd'hui, dans les sentiments de la plus vive allégresse et de la plus profonde reconnaissance, les noces d'or sacerdotales de notre Supérieur et Père, le Révérendissime Père Hyacinthe-Marie Cormier, Maître-Général de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Dans chacune de nos communautés, le saint sacrifice de la messe est offert aux intentions du vénérable jubilaire. Par une touchante et providentielle coïncidence, l'Ordre célèbre la fête du Bienheureux André Abellon, récemment béatifié. Le Rme Père Cormier fut postulateur dans cette cause de béatification, et a écrit avec piété la vie de ce Bienheureux. Le soir, un salut solennel a lieu dans chacune de nos églises. Le *Te Deum* est chanté avec une reconnaissance émue, et tous les enfants demandent pour leur Père de longues et heureuses années.

Nous espérons pouvoir donner, dans notre prochain numéro, un récit plus détaillé de ces fêtes et surtout le récit des fêtes célébrées à Rome.

Les Dominicains à Québec. — “ Il nous est agréable, dit la *Semaine Religieuse de Québec*, de pouvoir enregistrer dans nos pages la récente fondation d'un couvent de Dominicains à Québec, qui date du 1er mai courant. La nouvelle maison est sous la direction du Révérend Père Hage, vicaire provincial de l'Ordre, et dont les auditoires québécois ont si bien goûté les prédications du printemps dernier. Nous regardons comme un événement religieux de grande importance cet établissement, fait dans notre ville des Fils de Saint Dominique, et nous souhaitons vivement que la bénédiction de Dieu assure de grands développements à cette œuvre, dont les débuts sont modestes, mais pleins de promesses.”

Le Père Plessis au Monument National. — Nous empruntons à l'*Album Universel*, ce compte-rendu de la conférence donnée par le Père Plessis, O. P., au Monument National, à Montréal, sous la présidence de Son Honneur le lieutenant gouverneur de la province de Québec, Sir Jetté.

“ Elle était bien remplie la grande salle, hier soir. Le Père Plessis a dû comprendre une fois de plus que nous l'aimons beaucoup. Pour lui rendre un de ses mots — il les a cinglants parfois ! — nous ne sommes pas capables d'aimer mieux !

“ Sûrement l'élite de notre monde catholique était là. Et d'avance se lisait sur les figures, dans l'éclat des regards et l'avenant des sourires, je ne sais quel témoignage de confiante sympathie.

“ Le Père avait gardé secret le choix du sujet qu'il allait traiter. Naturellement plusieurs avait voulu deviner, et, pour nous confondre, nous la multitude, ils nous glissaient en confidence que le Père allait parler de Savonarole !

“ Mais non ! le Père Plessis n'a pas évoqué le souvenir de son terrible frère, le dominicain de Florence, ami des Médicis. Il avait bien gardé son secret et les prophètes en ont été pour leurs frais !

“ C'était une conférence et non pas un sermon que le prédicateur de Notre-Dame nous apportait. Son exorde, justement parce que le sujet dont il voulait parler était encore inconnu de tous, fut comme une évocation en forme d'énigme du savant incomparable, que l'Angleterre et le Danemark et tant d'autres pays ont acclamé superbement et que notre Canada a voulu honorer aussi en donnant son nom à l'une de nos nouvelles terres : le canton Pasteur.

“ C'est de Pasteur, du savant d'abord, de l'homme ensuite que nous allions entendre parler, durant un peu plus d'une heure. Par un délicat artifice de style le conférencier nous présentait son héros sous l'appellation canadienne : “Canton Pasteur.” Il prétendit se vouloir cacher derrière le biographe du grand homme, tout comme le biographe, paraît-il, a eu la vertu et le talent de disparaître derrière son héros ! Mais le Père Plessis est resté bien lui-même. Les tableaux littéraires ou oratoires, à l'emporte-pièce, qui vous font battre le cœur et arrachent des bravos aux blâmes eux-mêmes, les épithètes très justes qui peignent d'un

trait l'homme ou la situation, les antithèses qui naissent d'elles-mêmes des entrailles du sujet et permettent "d'enfoncer le clou" tout cela déborde de l'âme du puissant orateur.

"On sent qu'il aime son héros et il nous prouve qu'il a doublement raison. Parce que ce fut un savant d'abord et aussi parce que Pasteur fut un homme de cœur.

* *

"Dans la première partie de sa conférence, où il était question du savant, le Père Plessis, après l'exode, s'assit à sa table. Il m'a semblé que cette position l'avait un peu gêné dans ses mouvements. Sa voix était encore un peu fatiguée, bien qu'il se soit reposé dix jours depuis Pâques. Mais elle est bien riche cette voix et bien sympathique. Elle souligne aux bons endroits les fumées fines et les allusions piquantes. Je ne sais rien de plus "taquin", par exemple, que le ton avec lequel le Père demandait à ces dames de lui pardonner l'énoncé de certaine formule scientifique.

Je ne le suivrai pas nous expliquant comment, chez Pasteur, la puissance d'imagination, féconde en lumineuses hypothèses, fut toujours balancée par une puissance égale de contrôle sur lui-même et de vérification des faits.

"Qu'il me suffise de noter que tout cela nous était exposé avec une richesse de traits et un luxe d'anecdotes qui faisaient complètement oublier ce que l'argumentation peut toujours avoir de trop sec !

"Je vois encore cette cage de poules à l'Académie des Sciences ! Je ne sais quelle magie de style donnait aux modestes volailles, sur lesquelles Pasteur expérimentait comme sous nos yeux, une allure de héros d'épopée ! Ah ! c'est que le Pasteur, si doux d'ordinaire, une fois sûr de lui, avait en main la Massue d'Hercule pour confondre les ignorants ou les jaloux. Jusqu'aux poules qui, sous sa main, devenaient éloquentes pour faire triompher la vérité !

"D'ailleurs ce n'était ni pour les titres, ni pour la richesse, ni par ambition d'arracher ses secrets à la nature que Pasteur travaillait. C'était pour faire du bien à ses frères les hommes. Ainsi le Rév. Père annonçait la seconde partie de son travail : la part de l'homme, de son cœur surtout, chez Pasteur.

“Ce fut la plus belle partie. Cette fois le Père Plessis parla debout tout le temps et il fit bien.

“ Il aima ses parents, le grand Pasteur, avec une aimable simplicité, sa mère qui lui avait légué ses enthousiasmes, et son père de qui il avait pris de si opportunes leçons de patience.

“ Il aima son épouse aussi— Marie Laurent—qui fut vraiment “ associée de sa vie humaine et divine, selon le mot du philosophe antique, et il aima ses enfants, ses petites filles qu’il perdit jeunes, pour la plupart, qu’il pleura de toute la puissance de ses larmes.

“ Larmes fécondes, par exemple, c’est justement parce qu’il avait souffert, lui, qu’il voulut empêcher tant d’autres de souffrir, qu’il travailla noblement à arracher à la mort tant de petits êtres, qu’il lutta pour conserver aux berceaux de France leur petit peuple d’occupants !

“ Il aima sa patrie aussi, jusqu’à renvoyer ses parchemins de docteur d’une université allemande, au lendemain de 70. Mais ce citoyen dévoué à son pays que, comme lui, il voulait voir “hors concours” toujours, n’avait rien du “chauvin” et du “jingou”. Par le cœur il était citoyen du monde entier.

“ Comme c’est dommage de défigurer toutes ces belles choses en en parlant ! Que de magnifiques envolées le Père nous fit entendre sur ce thème que nous avons exposé trop brièvement.

“ Quel cri de l’âme quand il salue la France, la France malheureuse ! Quelle scène que celle qui fait palpiter sous nos yeux Pasteur un tube de verre à la bouche, aspirant de la gueule d’un boule-dogue enragé le virus dont il se servira pour guérir tant de malades ! Quelle superbe antithèse il rapporte entre Pasteur et Renan parlant tous les deux à l’Académie française de Littré ! Renan, le souple et avisé maître qui se dérobe toujours et Pasteur l’homme positif qui parle de ce qu’il a vu... et qui, pour le reste, s’en remet à Dieu, content de prendre place dans “ la vieille et éternelle barque de l’Eglise”, gardienne de sa foi.

“ Pour finir, ce fut, de la part du si distingué conférencier un appel aux jeunes gens au travail, au travail que Pasteur a tant aimé et tant recommandé.

Et ce fut grand et ce fut beau ! — JEAN CANADIEN.

Chez les Dominicaines de Trois-Rivières.—Le 29 avril, dans la chapelle du Séminaire St-Joseph de Trois-Rivières, avait lieu une imposante cérémonie.

Trois postulantes revêtaient les blanches livrées dominicaines : Delles Alma Collins, de Holyoke, en religion Sœur Marie du Sacré-Cœur ; Adelina Comeau, du diocèse de Trois-Rivières, en religion Sœur Anne-Marie ; Marie-Louise Tisdelle, du diocèse de Nicolet, en religion Sœur Antonin de Jésus.

Fit profession : Sœur Catherine de Sienne, née Laura Mailhot, du diocèse de Québec.

Quatre Sœurs renouvelèrent leurs vœux.

La cérémonie était présidée par Mgr Ls. Richard, P. A., assisté des Abbés C. F. Gagnon, prêtre du Séminaire de Québec, et L. Lamothe, prêtre de l'évêché de Trois-Rivières. Le sermon fut donné par le R. P. Toutain, O. P., du couvent de St-Hyacinthe.

Le chant fut très bien exécuté par les élèves du Séminaire, sous l'habile direction de M. l'abbé Arcand, préfet des études.

* * *

Chez les Sœurs Dominicaines de Québec.—Le 30 avril, fête de Sainte Catherine de Sienne, avait lieu au couvent des Dominicaines de l'Enfant-Jésus, de Québec, une double cérémonie de vêtue et de profession religieuse, présidée par Mgr Mathieu, Supérieur du Séminaire, assisté de M. l'abbé F. C. Gagnon, aumônier de la communauté, et du Rév. Père E. Gauvreau, dominicain, qui voulut bien aussi faire le sermon de circonstance.

A fait profession des vœux temporaires : Mlle Aubéline Lemay, de St-Edouard de Lotbinière, en religion, Sœur Antonin de Jésus.

Ont revêtu le saint habit : Mlles Marie-Louise Leclerc, de Saint-Jean-Port-Joli, en religion, Sœur Marie de l'Assomption ; Mathilda Auger, de Sainte-Emmélie de Lotbinière, en religion, Sœur Raymond de Pennafort ; Marie-Anne Beudet, de Saint-Jean d'Eschaillons, en religion, Sœur Hyacinthe de Jésus.

Ont renouvelé leurs vœux temporaires : Mlles Antoinette Brais, de St-Hyacinthe, en religion, Sœur Marie Réginald ; Délia Simard, de Lewiston, Me., en religion, Sœur Vincent Ferrier ; Odélie Guay, de Québec, en religion, Sœur Diane de Jésus.

Pie X et Saint Dominique.—Les dévots du Rosaire apprendront avec plaisir que Sa Sainteté Pie X a enrichi d'indulgences les pieux exercices des 15 mardis en l'honneur de Saint Dominique.

Par un Bref, le Pape accorde une indulgence plénière, un des 15 mardis, au choix, à ceux qui auront vaqué à cet exercice au moins huit fois, et les autres mardis une indulgence de deux cents jours. Les conditions prescrites pour gagner l'indulgence plénière sont : la confession, la communion, la visite de l'église où se pratique cet exercice et y prier pour la concorde des princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de la sainte Eglise.

Il importe de faire remarquer que ces indulgences peuvent être gagnées non seulement par les différents membres de la famille dominicaine, mais aussi par tous les fidèles, et, de plus, qu'elles sont applicables aux âmes du Purgatoire.

* * *

A San Francisco.—Nos lecteurs n'ont pas oublié la terrible catastrophe qui, il y a à peine quelques semaines, détruisit une partie de la florissante ville de San Francisco.

Un journal catholique que nous venons de recevoir nous donne d'une façon très précise la liste des édifices ruinés par l'incendie ou le tremblement de terre.

Parmi les églises détruites se trouve l'église de Saint-Dominique, située *Steiner Street*, 1919, desservie par les Pères Dominicains de la Province de Californie. De l'édifice, un des plus beaux de la ville, et aussi, remarquable, un des plus solides, il ne reste pas pierre sur pierre. C'est une destruction totale.

C'est au couvent de Saint Dominique que résidait le Père Pie Murphy, vicaire provincial. Ce couvent comprend neuf religieux profès et deux frères convers. Dans le diocèse de San Francisco nos pères ont plusieurs résidences, Benecia, Antioch, Martinez, Vallejo.

Ni parmi les religieux, ni parmi les sœurs dominicaines nous n'avons eu de perte de vie à déplorer.

* * *

Les Provinces Dominicaines.—Souvent on nous a demandé des détails sur les lieux où s'exerçait l'apostolat de nos Pères. Pour satisfaire cette légitime curiosité de

nos lecteurs et de nos amis, nous leur donnons la liste complète des provinces de l'Ordre.

1. La province d'Espagne ; 2. la province de Toulouse ; 3. la province de France qui a Paris pour centre et possède plusieurs couvents au Canada et dans les Etats-Unis ; 4. la province de Lombardie au nord de l'Italie, dont le principal couvent est celui de Bologne ; 5. la province romaine ; 6. la province d'Autriche ; 7. la province d'Allemagne ; 8. la province d'Angleterre ; 9. la province de Bohême ; 10. la province de Dalmatie ; 11. la province de Naples ; 12. la province de Sicile ; 13. la province de la Bétique ou de l'Andalousie, en Espagne ; 14. la province de Hollande ; 15. la province d'Irlande, qui possède également un couvent à Rome et un autre à Lisbonne, en Portugal ; 16. la province du Pérou, dans l'Amérique du Sud ; 17. la province d'Occitanie qui a pour centre Lyon et possède un couvent près de Maestricht, en Hollande ; 18. la province de Quito ou de l'Equateur, dans l'Amérique du Sud ; 19. la province du Chili, dans l'Amérique du Sud ; 20. la province du Rosaire des Philippines, qui, outre de nombreux couvents dans les îles de ce nom, en possède plusieurs en Espagne ; 21. la province de S. Pierre Martyr ou du Piémont, au nord de l'Italie ; 22. la province de Belgique ; 23. la province de Buénos-Aires ou de l'Argentine, dans l'Amérique du Sud ; 24. la province de Galicie, dans la Pologne autrichienne ; 25. la province des Etats-Unis dont les principaux couvents sont ceux de New-York et de Washington ; 26. la province de l'île de Malte ; 27. la congrégation du Mexique, dans l'Amérique centrale ; 28. la congrégation de Chiappa, au Guatémala, dans l'Amérique du Sud ; 29. la congrégation de la Colombie, dans l'Amérique du Sud ; 30. la congrégation de la Californie, dans l'Amérique du Nord ; 31. la congrégation de S. Marc de Florence, dont le principal couvent est le fameux couvent de S. Marc dans cette ville ; 32. la congrégation des Pères du Tiers-Ordre fondés par le P. Lacordaire en vue de l'éducation de la jeunesse.

D'autres provinces, autrefois florissantes, n'ont pu être encore canoniquement réérigées ; ainsi celle de Sardaigne, qui a un couvent à Cagliari ; celle de Terre-Sainte

qui en a un à Jérusalem ; celle de Russie qui a deux maisons à Saint-Petersbourg et une à Moscou.

* * *

Séminaire syro-chaldéen de Mossoul.—L'action intellectuelle de ce Séminaire fondé et dirigé par nos Pères devient de plus en plus féconde, grâce au dévouement de ses professeurs, et particulièrement de son directeur, le T. R. P. Sébastien Scheil, O. P., que l'Ordre vient de récompenser en lui conférant le titre de maître en théologie.

Nous sommes heureux de reproduire une lettre de S. Em. le Cardinal préfet de la Propagande, adressée à Mgr Drure, en réponse aux renseignements que Sa Grandeur avait bien voulu communiquer à la S. Congrégation touchant la prospérité du Séminaire :

“Les renseignements que Votre Grandeur nous a donnés sur les progrès des élèves du séminaire syro-chaldéen de Mossoul Nous ont grandement consolé. Assurément ce doit être un vrai réconfort pour Votre Grandeur et les excellents Pères Dominicains qui dirigent cet institut, de voir que leurs efforts et leurs fatigues ne soient point perdus.

“ Les jeunes théologiens, espérance de l'Eglise de la Mésopotamie, devenus prêtres, béniront leurs Maîtres qui, avec intelligence et affection, se dévouent à leur instruction religieuse ; et la cause de la religion catholique, grâce à eux, triomphera de l'hérésie et du schisme.

“ Nous prions Votre Grandeur de vouloir bien porter, au nom de la S. Congrégation de la Propagande, une parole d'éloge et d'encouragement aux professeurs si méritants. De grand cœur Nous leur envoyons notre bénédiction.”

* * *

Notre-Dame du Rosaire de Pompéi.—Voici le texte d'un communiqué de la Sacré-Congrégation du Concile :

“ Le sanctuaire du Rosaire ouvert à Pompéi avec l'approbation et la faveur de l'autorité ecclésiastique, construit à l'aide des offrandes les plus généreuses des fidèles du monde entier, et consacré au culte divin, appartient comme chacun sait, à l'Eglise catholique, et, par elle, à son Chef, le Pontife romain, en vertu même de ces conditions.

Le Saint-Siège l'a honoré du titre de basilique ; il l'a soumis à son autorité immédiate ; et, l'ayant confié aux religieux de Saint-Dominique, zélés propagateurs de la dévotion du Rosaire, dont la venue fut accueillie avec un applaudissement universel, il y exerce par eux pleine et libre juridiction.

M. Bartolo qui a fondé l'œuvre et dirigé la construction de l'église, a été le premier à céder au Saint-Siège, par des actes répétés, tout droit qui lui pût revenir.

C'est donc aux Dominicains, en d'autres termes au P. Recteur du Sanctuaire, ou au religieux qui le représente, que les fidèles doivent s'adresser pour tout ce qui regarde le sanctuaire. C'est à eux que devront être envoyées ou remises les offrandes pour le culte et les cérémonies, les intentions de messes, les donations et oblations votives en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire ; sans quoi, l'administration du sanctuaire ne répond plus du fidèle accomplissement de la volonté des donateurs.

Au surplus, il importe que l'on sache que la basilique a été délivrée au Saint-Siège non dotée, sans dépendances habitables, sans demeure pour les religieux, le Saint-Siège n'ayant encore que la nue propriété des bâtiments destinés à cet usage. Le sanctuaire, en un mot, est actuellement dépourvu de toute ressource, pour l'entretien de l'édifice, pour les dépenses du culte, pour la subsistance et le logement des religieux qui le desservent. Il ne peut compter que sur les aumônes des personnes de dévotion et de foi.

Que le public se tienne donc pour averti.

Les journaux catholiques sont priés de reproduire la déclaration ci-dessus."

A propos de la catastrophe de San Francisco.—Aujourd'hui que l'attention générale se porte sur San Francisco, il nous semble à propos de rappeler ici le nom et les œuvres de Mgr Alemany, dominicain espagnol qui fut l'un des grands apôtres de la Californie.

Le P. Alemany naquit à Vich, province de Catalogne, Espagne, en 1814. Exilé en 1832. le jeune religieux fut envoyé à Viterbe, Italie, où il reçut l'onction sacerdo-

tale. De là il partit pour l'Amérique : il avait vingt ans. Il fut chargé tout d'abord par l'évêque de Nashville, Tennessee, Mgr Miles, de la paroisse Saint-Pierre. Mais en 1848, il fut nommé Provincial de la province Dominicaine de Saint-Joseph, et à ce titre il prit part au chapitre général de son Ordre, à Rome, en 1850. Ce fut là que le Pape Pie IX, frappé de ses éminentes vertus et de sa haute prudence le nomma évêque des deux Californies.

Le diocèse du nouvel évêque était immense. A San Francisco, les catholiques n'avaient qu'une pauvre église en bois, et dans les environs, c'était dans de misérables cahutes qu'on célébrait les divins Mystères. Sans se décourager le Père Alemany se mit avec zèle à cultiver le champ du Seigneur. Quels furent ses succès, les faits le proclament. Pendant les 35 années que dura son épiscopat, en plus de la magnifique cathédrale, orgueil de San Francisco, il bâtit 150 églises ou chapelles. Au lieu de quelques centaines de catholiques qui se trouvaient en Californie, on en comptait 200,000 quand le vénérable vieillard quitta le diocèse, et plus de 200 prêtres étaient appliqués au saint ministère. Il faut aussi mentionner parmi les œuvres fondées par le Père Alemany, un Séminaire pour l'éducation et l'instruction des jeunes clercs, six grands collèges catholiques, dix-huit écoles d'enseignement secondaire, cinq asiles, quatre hôpitaux et un grand nombre d'orphelinats.

Le Père Alemany assista au Concile du Vatican. Il fut membre de la commission des évêques chargés des questions dogmatiques, en compagnie de son illustre frère, le Dominicain Garcia Gill, archevêque de Saragosse.

En 1885, Mgr Alemany donna sa démission et retourna dans sa chère Espagne, pour y mourir. Ce fut sous l'autorité du Maître Général des Frères-Prêcheurs, comme un humble religieux, qu'il termina une vie si pleine de travaux et de mérites, et entra en possession d'un repos bien mérité.

Variété

La Vision de St-Dominique

En voyant Saint-Dominique à son lit de mort au milieu de sa famille religieuse, ma pensée se reporte sur un autre Patriarche qui mourut lui aussi entouré de ses fils. Jacob à sa dernière heure avait vu dans l'avenir la gloire que Dieu réservait à sa postérité et adoré de loin la fleur bénie qui devait un jour s'épanouir sur la tige de Juda. Si le voile de l'avenir s'est également déchiré pour Dominique, quelle vision de gloire a dû enivrer ses yeux !

C'est d'abord la gloire de la sainteté. La sainteté, est la plus haute perfection qu'ici-bas puisse atteindre l'homme aidé et soutenu par la main de Dieu. C'est le triomphe de la grâce, une floraison de la vie divine sur terre ; mais c'est aussi le plus merveilleux épanouissement de la nature dans la grâce.

Dès lors, avec quelle joie le Saint Patriarche a dû saluer de loin ces fleurs glorieuses qui devaient un jour s'ouvrir et se fermer sur sa tige, Saint Pierre de Vérone, Saint Hyacinthe, Saint Thomas, Saint Vincent Ferrier et bien d'autres, et celles aussi que Dieu devait y cueillir pour les placer plus haut afin que leur parfum se répandit plus loin, comme le savant moraliste Saint Antonin, archevêque de Florence, et le Pape immortel de Lépante, Saint Pie V.

A côté de ces grands hommes, que de femmes illustres qui devaient embaumer le cloître ou le monde de leurs vertus : dans le second Ordre, Sainte Agnès de Montepulciano et Sainte Catherine de Ricci ; dans le Tiers-Ordre, cette admirable Catherine de Sienne, qui devait donner, au nom du ciel, aux rois, aux peuples, à la Papauté elle-même, des conseils toujours écoutés,—et enfin, sous le ciel d'Amérique, cette douce Rose de Lima dont toute la vie ne fut qu'un gracieux miracle.

Ah ! quelle généalogie royale ne pâlit devant cette superbe lignée spirituelle ! Et comme l'œil du Père a dû se reposer avec tendresse sur ce peuple de Martyrs, de Pontifes, de Confesseurs et de Vierges qui défilaient de-

vant lui inclinant leurs palmes devant la sienne et nimbés de tous les feux de la sainteté !

* **

Après la sainteté la science, et surtout la première des sciences, la théologie : la théologie qui après avoir assigné à chaque chose ici-bas sa place dans la nature, plonge son regard d'aigle dans l'ombre éblouissante des profondeurs divines.

Or, vous savez quels grands docteurs l'Ordre dominicain a donnés à l'Église. Je pourrais vous citer ici d'innombrables chefs-d'œuvre, faire passer devant vous toute une armée d'in-folios vénérables, dont les pages sont de la pure lumière, et jettent dans l'ombre les amplifications des systèmes modernes, depuis les travaux si profonds d'Albert le Grand jusqu'à ces belles études dont la publication périodique promet tant aux amis des sciences sacrées. Mais il me suffit, je crois, pour envelopper l'Ordre tout entier de gloire, de prononcer un seul nom, un nom qui fait pâlir tous les autres comme le soleil fait pâlir toutes les étoiles : Saint Thomas. Saint Thomas est bien en effet notre soleil à tous : il éclaire, il réchauffe, il vivifie toutes nos intelligences. En lui, nous entendons toute l'antiquité et tous les Pères : il a concentré leurs rayons épars en son puissant cerveau comme en un foyer éblouissant. Aussi, je ne m'étonne pas de la place qu'il occupe au ciel des intelligences. Je ne m'étonne pas que l'Église, lorsqu'elle voulut, au Concile de Trente, indiquer les deux livres qui lui semblaient les plus vénérables du monde, ait placé sur le même autel l'œuvre de Saint Thomas, la Somme, à côté de l'œuvre de Dieu, la Bible.

* **

Mais d'ordinaire la théologie ne s'adresse directement qu'aux âmes sacerdotales ou à un petit nombre d'âmes supérieures destinées à en refléter la lumière sur les autres : c'est l'aube qui ne dore que les cimes. Vient ensuite la prédication qui emprunte à la théologie les rayons qu'elle distribue en détail, adoucis et proportionnés à toutes les intelligences.

La prédication est le véhicule ordinaire de la foi. Les véritables apôtres sont les prêcheurs. C'est par dou-

ze prêcheurs que l'Église a converti la gentilité gréco romaine ; et c'est encore par leurs successeurs qu'elle avance aujourd'hui dans le monde, refoulant devant elle toutes les ténèbres. Si le théologien est l'homme d'une élite, le prédicateur est l'homme de la foule : il la connaît, il l'aime, il l'entraîne. S'il flagelle ses vices, s'il fait flamboyer devant elle les grandes vérités et tonner la menace éternelle, la foule ne s'y méprend pas ; elle voit le père et l'ami en celui qui la rudoie : et bientôt, elle tombe à genoux, brisée sous le poids de ses remords et de son repentir, aux pieds du Dieu dont elle a reconnu l'amour sous le reproche et la menace de son ambassadeur : et ainsi se sauvent les âmes.

Or, vous le savez, l'Ordre des Prêcheurs était à peine approuvé par Honorius III qu'il devint un nouveau Cénacle. Les langues de feu y descendaient du ciel pour se répandre par toute la terre.

Dominique eu la joie d'assister aux premières heures de cette Pentecôte. Il avait toujours désiré partir lui-même pour les missions lointaines. Dans ses dernières années, quand il épanchait son cœur dans le cœur de ses fils, il leur racontait que le rêve de sa vie, après la fondation de son Ordre, avait été de prêcher la foi à la nation infidèle des Cumans, et il ajoutait qu'il espérait bien encore y aller pour donner à Jésus-Christ tout son sang.

Son cœur était vaste comme l'univers et s'était en quelque sorte chargé par amour de la sollicitude de toutes les Églises. Aussi lorsque le vent lui apportait de loin le gémissement des âmes, il tressaillait ; il se tournait vers ses fils, et, le bras étendu, le regard inspiré, il leur montrait l'horizon et s'écriait : "Là-bas, mes Fils, là-bas !" — Et jeunes et vieux, se jetaient à ses pieds et lui disaient : "Père, nous voici, envoie-nous prêcher et mourir !" — Et bientôt, bénis par sa main paternelle, ils se relevaient et partaient. — "Qui sont-ils, s'écriait le Prophète, qui sont-ils ceux qui volent comme les colombes ? — Ce sont les illuminateurs et les sauveurs des peuples. Partout avec les espérances du ciel ils portent les bénédictions de la terre. Ils convertissent et ils civilisent. Ils apprennent au sauvage à enterrer sa férocité avec sa hache au pied de la croix. Ils transforment le cannibale en

un doux enfant dévoué à tous les hommes. Lorsqu'en Amérique la race conquérante a juré d'exterminer les indigènes, qui prend la défense de ces malheureux ? Qui se fait leur avocat, leur vengeur et leur père ? C'est un fils de Saint Dominique, l'immortel Las Casas. Il proteste au nom de l'humanité et de la religion, et son cri indigné traverse l'Atlantique comme il traversera les siècles, et va faire pâlir sur son trône le souverain espagnol comme il fait encore frémir nos cœurs.

Mais il ne faut pas qu'elles s'envolent toutes aux extrémités du monde les belles langues de feu que Dominique a données à l'Église. Nos vieilles nations chrétiennes ont aussi leurs ténèbres : elles aussi ont besoin d'être éclairées. Or, grâce à Dieu, elles n'ont pas été oubliées.

C'était une langue de feu ce Bienheureux Jourdain de Saxe, dont la parole irrésistible attira plus de mille novices à son ordre.

C'était une langue de feu ce Saint Hyacinthe, qui, au treizième siècle, de la mer Blanche à la mer Noire, évangélisa plus de vingt peuples.

C'était une langue de feu ce Saint Pierre de Vérone, qui tombé sous le fer des assassins, écrivit sur le sable, avec le sang de ses blessures, les premières paroles du symbole : *Credo in unum Deum* ; je crois en un seul Dieu : son dernier et son plus beau sermon.

C'était une langue de feu ce Bienheureux Jean de Vicence, qui, dans la plaine de Vérone, réconciliait deux peuples ennemis et jeta deux cent mille hommes dans les bras les uns des autres.

C'était une langue de feu, lui surtout, ce Saint Vincent Ferrier, l'apôtre de l'Espagne, de la France et de l'Italie au quinzième siècle, incomparable thaumaturge qui se jouait avec le miracle, merveilleux orateur qui devait sortir dans la campagne pour rassasier de sa parole des foules de soixante-dix mille hommes jamais lassées de l'entendre.

J'en passe et d'innombrables.

Mais, parmi les orateurs modernes, il en est un dont le nom me poursuit ici ; et, quand on parle d'éloquence, on n'a pas le droit de se dérober à la hantise de son grand nom.

Dieu l'avait sacré d'une royauté magnifique, de celle que les révolutions ne renversent pas, mais qu'elles grandissent : il fut vraiment le roi de l'éloquence en notre siècle. Lorsque sa parole retentit du haut de la chaire de Notre-Dame, la France entière leva la tête et fit silence pour l'écouter. Ah ! c'est qu'elle était entraînant et irrésistible, la grande voix de Lacordaire. Jaillie de son cœur frémissant, elle allait remuer l'auditeur jusqu'au fond des entrailles ; en même temps, elle étonnait l'intelligence par les pensées les plus imprévues, coulées dans la forme la plus audacieuse. La jeunesse y reconnaissait l'accent de son âge et de son siècle ; toutes les fiertés, toutes les générosités de son temps. Il était tour à tour la pitié, l'enthousiasme et l'indignation ; et l'on se passionnait avec lui pour ces grandes choses dont les noms sonores semblaient faits tout exprès pour sa bouche, Dieu, l'Église et la France, la civilisation et l'humanité, la liberté et l'amour, qui passaient avec son grand geste dans un ouragan d'éloquence. Et, soulevées sur les ailes de sa pensée, emportées par son puissant vol d'aigle, les âmes montaient haletantes, éperdues, aux sommets les plus radieux de la justice et de la vérité.

Mais sa voix n'était pas moins pieuse que vibrante, pas moins divine qu'humaine : le saint irradiait l'orateur. C'était à la fois l'éclair et la foudre : l'éclair qui frappe l'âme d'illuminations soudaines et rédemptrices, la foudre qui pulvérise les idoles du cœur.

Il ne fut pas le seul parmi ses frères ni à Notre-Dame ni ailleurs qui fit entendre à ce siècle l'écho moderne et superbe du grand Prêcher des Albigeois. La France n'a cessé de reconnaître et d'applaudir Dominique dans ses fils. Mais si la modestie des vivants demande et mérite grâce, si l'éloge ne peut tomber ici que sur une foule anonyme, la reconnaissance des âmes murmure tout bas au pied des autels des noms que l'admiration publique répète à tous les échos.

Lorsqu'un Ordre, a de pareils états de service dans l'enseignement des sciences sacrées et dans l'apostolat, il a bien mérité de l'Église et du peuple chrétien.

R. P. S. COUBÉ, S. J.